5

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

PAR M. IMBERT.

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois par les Comédiens François, le 8 Janvier 1781, & remise au Théâtre le 20 Juillet 1785.

SECONDE ÉDITION,

Corrigée & conforme à la Représentation actuelle.



A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI;
quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Le Comte d'ORSON.	*M. Molé.*
La Comtesse d'ORSON.	*Mlle. Contat.*
Le Marquis DE RINVILLE.	*M. Vanhove.*
Le Chevalier D'ELCOUR.	*M. Fleury.*
Mlle. D'ORSON.	*Mlle. Olivier.*
LISETTE.	*Mlle. Joly.*
FRONTIN.	*M. Dazincourt.*
DUMON.	*M. La Rochelle.*

*La Scène est à Paris, chez le Comte d'*ORSON.

N. B. *On avertit ici les personnes qui, par état ou par amusement, voudront jouer cette Pièce, qu'on a imprimé les* positions *des Scènes, suivant l'indication qu'en a bien voulu donner le Secrétaire de la Comédie Françoise.*



LE JALOUX SANS AMOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Un ferviteur, fidèle & fage,
Mon enfant, fait toujours paffer
Les devoirs du fervice avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainfi donc tu vas me laiffer,
Sans me dire un feul mot ?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme ;
Je te dis . . . bon jour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bons-jours font des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant fonner.*

Et moi j'entends, Madame. (*Elle fort.*)

SCENE II.

FRONTIN, *feul.*

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,

A 2

Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord, aller parler au jouailler Martin;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis . . . voilà tout, je crois. Monsieur le Comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, & garder la Comtesse;
Avoir l'œil sur la femme, & servir la maîtresse;
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous, il a deux emplois
Assez embarrassans: être tout-à-la-fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre;
C'est employer son tems, je crois.
Voici le Chevalier. Tâchons de disparoître.
Je crains son entretien. Quoiqu'ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.
(Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour tâcher de s'esquiver.)

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

FRONTIN, ce confident, si discret, si fidèle,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(Haut.)
Bon jour, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare & parfait modèle.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour & le respect, la prudence & le zèle.

FRONTIN.

Ah! Monsieur!...

LE CHEVALIER.

Approchez; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange!
Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

(A part.) FRONTIN. *(Haut.)*

Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non, point du tout; c'est justice.
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur....

LE CHEVALIER.

Aussi
Le Comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, en ami?
Monsieur le Chevalier veut plaisanter, sans doute.
Oh! Monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet & lui.
Non, il se rend justice, & je sais me la rendre.
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi, monter jusqu'à lui, lui, jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste: un fidèle valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.
Le Comte est juste; il vous connoît discret;
Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(*A part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! Monsieur, il n'est plus, ce tems passé trop vîte,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.
Dans leurs plus graves entreprises,
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!
Pour le conseil on nous a cassés tous:
Hors les momens où l'on nous gronde;
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service autrefois de tant d'honneur suivi,
Est bien tombé! c'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi!
Des valets confidens? on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.
(*A part.*)
Il s'avance.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)
Il recule. Oh! çà, mon cher, écoute;
Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, cette aimable perſonne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monſieur en connoît tant ! . . .

LE CHEVALIER, (*s'approchant de l'oreille de Frontin.*)

Sa maîtreſſe. Hem ? cela s'entend ?

FRONTIN, (*reculant deux pas.*)

Ah ! Monſieur !

LE CHEVALIER.

Quoi ! cela t'étonne !
Quel mal vois-tu donc à cela ?

FRONTIN.

O ciel ! que me dites-vous là ?
Comment ! Monſieur pourroît vivre en mari coupable,
Poſſédant une épouſe honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers ;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers,
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable !
Non, Monſieur, non cela n'eſt pas croyable ;
Et ſi la choſe étoit réellement,
Sans un chagrin mortel, je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne ſais rien, ſoit. Dis-moi ſeulement,
Ton maître... à ton inſçu, va-t-il aſſidûment ? . . .

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre ;
Cet entretien pour vous n'eſt qu'un amuſement.
Etre gai, je le ſais, eſt votre affaire unique ;
Mais j'en ai d'autres, moi : ſi je les différois,
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domeſtique :
Je veux le conſerver. Pardon, Monſieur, pardon.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, (*ſeul.*)

LE coquin eſt impénétrable.
Et cependant la Comteſſe d'Orſon

Se déſole, eſt inconſolable !
Son cœur auprès de moi ſe déguiſoit en vain;
Hier j'en arrachai l'aveu de ſon chagrin.
Ceſſer de plaire étoit trop peu pour elle,
Il faut que ſon injuſte époux
Joigne à l'affront d'être infidèle,
Le travers d'être encor jaloux.
Cet aſſemblage-là n'eſt que trop en uſage :
Plus d'un époux, en promenant ſes vœux,
Au dehors eſt amant volage,
Au dedans, mari ſoupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître;
Il eſt de faux jaloux, j'en trouve chaque jour;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La Comteſſe, quoiqu'un peu fière....
La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

CHEVALIER, vous dînez avec nous ?

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté ſur vous :
Je vous retiens pour la journée entière.
Vous êtes gai ; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai beſoin de gaîté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjoûment, dont on fait ~~de cas~~ tant de cas,
De pouvoir égaler votre philoſophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orſon vous avez connoiſſance ;
Vous feignez, par votre ſilence,
D'ignorer ſa légéreté ;
Et votre amoureuſe prudence

Dérobe

Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité ;
Comme vous cacheriez votre propre inconstance!
Par exemple, sa fête arrive ; c'est demain :
A son insçu, d'Erbon fait exprès une pièce
Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse.;
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ? la plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile.... & souvent importune.
Tout inconstant qu'il est, Chevalier, entre nous,
Je l'avoûrai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colère.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira, pour éviter l'ennui.
Quoi ! si, même en l'aimant, j'ai cessé de lui plaire;
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront ?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire ?
Contre moi ce seroit l'armer :
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avoûrai-je ? Il me semble aussi que dès ce jour ;
Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour,
S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déjà qu'on m'a dit ses secrets ;
Une fausse pudeur, mêlée à ses regrets,
Peut rendre vain un remords véritable ;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour le coup, c'est-là, je le confesse ;
Mettre d'accord l'amour & la raison.

LA COMTESSE.

Quoiqu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson ;
Attendons que le tems me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, Chevalier, (pour changer l'entretien

Qui, gravé en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse)
Votre ami, dès long-temps, d'Orfon veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il desire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je? entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orfon vous destine pour femme
Sa jeune sœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, Madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'est plus cela.
Bon, je me suis rangé; mais là, réforme entière.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille brillants exploits ont marqué ma carrière.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parens, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la Cour
Pour m'enfermer, par defaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par-là que je brille;
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; & ma foi
Aujourd'hui ce feroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! soyez raisonnable aussi.
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor, c'est un apprentissage;
J'ai bien changé mes mœurs; mais ma foi, jusqu'ici,
Je n'ai pas eu le tems de changer mon langage.

Agir, vaut, après tout, mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduifent en foux & qui parlent raifon!
Pour moi j'agis en fage & je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur!
Madame, pour mon ftyle ayez quelqu'indulgence;
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur;
Je ne fuis libertin que par réminifcence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuferois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu fagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée eft neuve. Apparemment,
Chevalier, c'eft ici quelque réminifcence?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours fon arrière faifon.
On n'eft pas bon marin, fi l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté:
Il faut enfin, pour être vraiment fage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, fur votre mariage
Je reprends ma fécurité.
Mais notre jeune fœur? çà, que penfez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop... Ma foi

LA COMTESSE.

Cette crainte eft encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaife à l'effroi
Que vous donne mon caractère,

Je crois que c'eſt moi ſeul qui ſuis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous?

LE CHEVALIER.

Votre charmante ſœur a tout; elle ſait plaire.
De ſon couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous eſt étrangère:
Malgré ſa précoce raiſon,
Son eſprit toujours gai conſerve encor le ton
Et preſque les goûts de l'enfance;
C'eſt un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y penſe,
Elle eſt bien jeune! elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, & moi j'attends le ſien!
Sous les loix de l'hymen ſans peine elle ſe range;
Mon enjoûment lui plaît; je la vois chaque jour;
Mais il eſt clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'eſt perdre gros!

LA COMTESSE.

Un peu de patience.
L'amour viendra; peut-être eſt-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il ſe cache donc bien!

LA COMTESSE.

Non, je trouve... j'ai vu
Dans ſes regards un air de complaiſance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi, je voi
Qu'avec plaiſir elle cauſe avec moi.
Ma gaîté lui plaît? elle en uſe.
Je lui parle d'amour? après,
Demandez-lui ſi je lui plais;
Elle répond que je l'amuſe.
Voilà tous mes ſuccès.

LA COMTESSE.

Attendez juſqu'au bout.
D'avance je vous ſuis garant de ſa tendreſſe.
Mais à notre vieux Oncle attachez-vous ſur-tout;
Vous connoiſſez ſon crédit, ſa richeſſe;

Il aime ſa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le ferment.
Du fond de ſon château, le marquis de Rinville
Vient paſſer avec nous quelques jours ſeulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile;
Sur un mot, quelquefois, le Marquis bruſquement,
De l'extrême douceur paſſe à l'emportement;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'inſtant
Faire lui-même ſa ſatire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reſte il ſe dévoue aux perſonnes qu'il aime;
Il met à les ſervir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raiſon,
Même d'eſprit.

LE CHEVALIER.

Je connois ſon mérite;
Je ſais auſſi comme il aime d'Orſon.
Mais le plaiſant, c'eſt que ſur ſa conduite
Il n'ait pas le moindre ſoupçon.
Il croit voir, en vous deux, Aſtrée & Céladon,
Et ſon erreur ne doit pas nous ſurprendre;
Chez la femme l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidèle eſt caché ſous les traits du jaloux:
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'EST encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'eſt pas ſi facile

De se débarrasser du marquis de Rinville.

(A la Comtesse.)

Monsieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient : je vous l'amène.
Cela vous fait bien de la peine?
Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne.
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant, & non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu!

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, & je le lui pardonne.
(Confidemment)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la nôce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? vous voir aimer si constamment!
A la folie! éperdûment!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grace, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien, quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute;
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu Monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh pourquoi donc, s'il vous plaît? moi, je croi,
Que ceci l'intéresse ainsi que vous & moi.
Oui, Monsieur, vous avez mon estime; & j'espère
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, Monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaîté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don: pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai fait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la veillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, Monsieur, pris sur votre enjoûment;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'Août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au milieu de Janvier?
Au gré du tems, je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,
Je ne fais par le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas, mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, Messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend;
Elle a quelque chose à m'apprendre;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCENE VII.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson ; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le Chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en patticulier
Son petit bonjour. Hem ?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, ces pauvres enfans-là !
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître.

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la Comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien !

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez ?

LE CHEVALIER.

J'emploîrai tous mes soins.

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage,
Vous montterez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà ! bon ! serment d'amoureux !
Qui promet trop, tient peu : laissez ce style ;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.
Je vous jure, Monſieur, qu'il me ſera facile
D'obéir ſur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.
Eh non!

LE CHEVALIER.
Pardonnez-moi, Monſieur; je vous aſſure. . .
Mon cœur me dit. . .

LE MARQUIS.
Il ment.

LE CHEVALIER.
J'ai là
De quoi l'aimer. . .

LE MARQUIS.
Eh! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.
Je ſens bien plus. . .

LE MARQUIS.
Ne ſentez que cela.

LE CHEVALIER.
Je vous dis. . .

LE MARQUIS.
Eh, Monſieur!

LE CHEVALIER.
Mon cœur. . .

LE MARQUIS, *le prenant par-deſſous le bras & l'entraînant.*
Ah! quelle rage!
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'ORSON, à ce que j'apperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours! souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le Comte & moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre,
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître;
C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être:
Car la Comtesse enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amans, j'ose vous l'assurer,
Se plaignent de la jalousie,
Et sont ravis de l'inspirer:
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilège il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!

Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous apperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

IL a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur.
(*Au Comte.*)
Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? & peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vite
Demandé madame d'Orson,

A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement,
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vite & sans bruit...

LE CHEVALIER.

Bon, ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur le champ la Comtesse
Se lève, accourt, s'avance à travers une pièce,
Éclairée.....assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh! c'est ici.... que commence la scène...
Elle couroit....l'on ne voyoit qu'à peine....
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette:
Vous voilà, mon ami, dit-elle tendrement!...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répète ....

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, (*riant aux éclats.*)

Oh! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, (*riant aussi fort.*)

Unique.

(*Le Comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi !

LE CHEVALIER, (*toujours riant.*)

Vous devez avoir bien ri tous trois !

LE COMTE, (*avec colère.*)

Oui, nous avons bien ri, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh ! je le vois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Tenez, Chevalier, je parie
Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Quel amour !

LE CHEVALIER, (*bas.*)

Quelle jalousie !

LE MARQUIS, (*haut*)

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh ! nous sommes tous trois... ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, (*d'un air rêveur.*)

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait.... un jaloux ?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête ?

LE MARQUIS, (*à part.*)

(*haut.*)

Bon, la sienne est déjà troublée. Eh ! mais. pourquoi ?

LE COMTE, (*avec action.*)

Mais vous ne sauriez croire, & je ne puis vous rendre
Toute l'impression.... non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,

Comme un gage de sa tendresse ;
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi ;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi ;
Quand plus loin la Comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE, (*vivement.*)

Monsieur...

LE MARQUIS.

Ecoute ; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci ;
Où le cœur est, les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu, j'eus aussi mon jeune âge ;
Nous avons à l'amour donné quelques momens,
Et quelques-uns même au libertinage.
Mais de mon temps, oh ! le premier hommage
Etoit au cœur : sans le cœur, point d'amans.
Dans ce siècle, l'amour vit d'une autre manière.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des Médecins du bon Molière ;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois ;
Par un procédé fort honnête,
Quittant sa place, alors il fut mis près delà,
Aujourd'hui nous changeons cela,
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner ; avec vous je m'oublie.
Adieu, pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs discours & ma folie ;
Car je suis un peu fou ?

LE COMTE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'ORSON,
Oh ça, parlons avec franchiſe,
Confeſſe que d'hier la burleſque mépriſe
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puiſqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher ſa maladie.

LE COMTE.

Ah! je ſuis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame eſt alarmée;
Sur un mot équivoque, & dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée;
Qu'on ajoute un ſouris, c'eſt un redoublement.
Et cela, ſans aimer! Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, feroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

Non, je veux qu'elle n'aime perſonne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor ſi ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Eſt un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne,
Je te plaindrois ſincérement;
Mais non, ce n'eſt, ſur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raiſonnement;
C'eſt une paſſion auſſi triſte que folie.

LE COMTE.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(*Plus gaiement, mais plus bas.*)
Mais il me vient une pensée, écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute;
Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que Monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,
J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.
Il est ma foi par-tout. Comment!
Mener de front deux jalousies!
C'est n'être pas oisif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Ecoute, Chevalier, parlons sans nous déplaire.
Endoctriner le frère en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frère;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, *seul.*

HOM! mon frère se fâche; il avoit l'air sévère,
Mais je suis fait à sa prompte fureur;
L'appaiser n'est pas une affaire;

Il eſt ſenſible, il a bon cœur. . .
Mais cette jalouſie, à quoi donc lui ſert-elle ?
Eſt-ce une volupté qu'un éternel courroux ?
Je conçois les plaiſirs d'un époux infidèle ;
Mais je ne conçois pas les plaiſirs d'un jaloux.
Voici ſa jeune ſœur. Ses graces, ſon langage
M'amuſent fort ; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'eſt plus un jeu ;
Quand je vois ſa gaîté, la mienne baiſſe un peu ;
De jour en jour, je ſens que je m'engage.

SCÈNE V.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

J'AIME, & je hais ſon enjoûment.
(*Haut.*)
Mademoiſelle, ah ! de grace, un moment !
Vous me fuyez !

Mlle. D'ORSON.

Moi ? non. Je fuis un tête-à-tête :
Car, ſi l'on m'a dit vrai, c'eſt un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'eſt ſelon la perſonne ; & ces libertés-là
Deviennent un plaiſir honnête,
Et très-permis, au terme où nous voilà.

Mlle. D'ORSON.

Il eſt vrai qu'on me dit ſans ceſſe
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous cauſent-ils de la triſteſſe ?

Mlle. D'ORSON.

Rien ne m'attriſte, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.
(*Haut.*)
Mais, eſt-ce ſans regret que votre cœur s'engage.

Mlle. D'ORSON.

Je ne peux pas ſavoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je ſais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*A part.*)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainſi la laideur
Embellit ſouvent l'hyménée.
(*Haut.*)
Mais, n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en ſoi n'eſt rien, Mademoiſelle;
C'eſt l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage eſt laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

Mlle. D'ORSON.

Il le faut bien, puiſque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien, eſt galant tout-à-fait.
(*Haut.*)
Mais c'eſt par goût, non par obéiſſance,
Qu'on doit aimer.

Mlle. D'ORSON.

J'aime par goût auſſi;
Car depuis que je ſuis ici,
Vous me voyez toujours chercher votre préſence;
Je m'amuſe avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuſe! Avec ces diſcours-là,
Enſemble elle me charme & me met en colère.
(*Haut.*)
C'eſt que ſi j'allois vous déplaire,
Ma maiſon deviendroit pour moi
Un vrai couvent; & le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous, ne me plaît guère.

Mlle D'ORSON.

Oh ! du mien votre cœur sera toujours content ;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant !

Mlle. D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjoûment, nous donner l'air boudeur ;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ! bon, je la ferai rire.

Mlle. D'ORSON.

Oui, c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a ma foi raison ; je ris moins qu'elle.
(*Haut.*)
Ne craignez rien ; pour vous nous rirons tous ;
Vous ne vieillirez pas pour moi, Mademoiselle ;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

Mlle. D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis, cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, & j'observe tout bas
Ce que fait Monsieur ou Madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme ;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.
C'est ainsi qu'avec la Comtesse
Mon frère même en use tous les jours ;
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh ! bien avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais ;
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCENE VI.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'AMÈNE le Comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après, je voudrois bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le Comte & sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient; laissez-nous.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

AVANT que le Marquis revienne,
Monsieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, Madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui, je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh! mais, d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'eſt déjà trop.

LA COMTESSE, *en ſouriant.*

Mais j'eſpère
Que ſans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un tranſport ſi peu volontaire,
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une mépriſe.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette courſe imprévue & ſubite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai; je reçois ſi peu votre viſite,
Que le plaiſir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vîte.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, & non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire.

LA COMTESSE.

Eh bien, après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ſes récits, être gai.... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon ſincère;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi
Qu'en racontant, même de bonne foi,
Aſſez ſouvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'eſt un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde eſt plein d'échos; tout ſe répète,
Tout s'envenime; on interprète
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement eſt preſque ſans bougie,
Eſt à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si pareſſeux! ſi négligens!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi ; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas. . .

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal servie ;
C'est à faire pitié, Madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vîte vous l'apprendre ?

LA COMTESSE.

Oh ! c'est excès de zèle ; il a cru bonnement. . .

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre !
Vous ne voyez donc pas où cela va ? Comment !
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre ?
Et si je l'étois, moi, jaloux ?

LA COMTESSE.

Il est certain
Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin
Il en est, des jaloux. Or, vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vînt, un beau jour, vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin !

LE COMTE.

Vraiment,
C'est que pour vous cela me pique.
Même je vous prîrai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,
Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, ordonnez librement ;
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais, venons à l'objet dont, au moins en ce jour,

Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon ame, à son tour,
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! Madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, non.
Chez mademoiselle d'Orson
Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de son époux;
Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
Cent & cent fois; d'Elcour est incapable
De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui supposer
Un amour tant soit peu durable.

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez, je crois,
Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois.
Peut-être sa gaîté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment;
Mais il est généreux, bon ami, bon amant;
Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.
Pardon, vous connoissez mon cœur;
Vous le savez, pour votre jeune sœur
J'ai la tendresse d'une mère.
Voyez encor d'Elcour. Ah! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frère,
D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle;

Elle l'aimera quelque jour ;
S'il alloit trahir ſon amour !
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle !
Ah ! j'en ſuis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui ſa bleſſure cruelle ;
Peut-être même aux yeux de ſon époux,
Pour ne pas l'affliger, & par délicateſſe,
Dans ſon cœur, en ſecret jaloux,
Elle renfermeroit ſes ennuis, ſa triſteſſe ;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh ! mais pourquoi...?
Se créer par avance un chimérique effroi ?
Pourquoi... du Chevalier ſoupçonner la tendreſſe ?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoiſſez pas les ſupplices affreux
D'une épouſe qui cache un amour malheureux ;
Qui de ſes pleurs, la nuit, baigne ſa triſte couche,
Et fait mentir, le jour, ſes regards & ſa voix ;
Qui toujours ſe condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, & le rire à la bouche !
Si vous ſaviez tout ce qu'on ſouffre, hélas !
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore !
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore !...
Tant de ſecrets ennuis ! de douloureux combats !...
Qu'à jamais, s'il ſe peut, votre ſœur les ignore !...
(*Se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois ;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*A part.*)
Madame !... Oh ! non, jamais ſa voix
(*Haut.*)
Ne m'a ſi fort troublé ! Ma ſurpriſe eſt extrême !
Sur un ton ſi chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très-gracieuſement.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé

Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie ;
Non, je suis votre épouse, & la suis avec joie ;
Avec ma main, mon cœur est engagé.
Du couvent à l'autel, par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée ;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content ;
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée ;
Vous seriez choisi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre ;
Mais par ce long discours, qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner ?
Vous ne m'en voulez point ? & je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE, LA COMTESSE.

Mlle. D'ORSON.

MON frère, on a servi ; mon oncle est prêt ; & moi,
De sa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi ! je respire.

LA COMTESSE, *à part.*

(Haut.)

Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur,
(Au Comte, en lui tendant gracieusement la main.)
Donnez-moi donc la main, monsieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur ?
(Après que le Comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.)
Voilà la paix faite, & j'y compte.

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, *seule.*

Elle rit ! mais en même tems
On voit qu'elle déguise une douleur secrète.
Ai-je donc tort quand je répète
Que les époux ne sont pas tous contens ?
Mais que faire ? S'il faut qu'on choisisse à mon âge,
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage ;
Ce doit être un dur esclavage,
S'il fait regretter le couvent !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *seul.*

Oh ! me voilà pris ! oui, ma foi !
Que de charmes divers un seul objet rassemble !
Tant de candeur & d'esprit tout ensemble !
Que de graces !... Mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidelle,
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du Comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le Comte est aveugle, il est tems qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie, & j'en fais mon affaire.
Je fais sur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître ; oui, ce ton préviendra....

Vos charmes.... elle y croit.... *mon cœur....* elle y croira.
Eh ! pas mal ! comme ici le sentiment pétille !
Ah ! séducteur ! fort bien ; & puis, par apostille,
Des diamans ! quel style ! oh ! ma lettre prendra ;
J'en suis sûr, on m'écoutera.
Germon !
(*Il donne à son Laquais une lettre & un écrin.*)
Partez, & faites diligence ;
Mais sur-tout, point de confidence.
(*Seul.*)
Tout, ses biens, son honneur, lui-même est en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage ;
Mais ce moyen, qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur.
N'importe ; l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la Comtesse ?
Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse ?
Ah ! plutôt puisse-t-elle, appellant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom.
Epargnons sa délicatesse.

SCENE II.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

JE vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non, je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui, mais songez qu'on vous attend.

SCENE III.

LA COMTESSE, Mlle. D'ORSON.

LA COMTESSE.

VOUS savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur ! pour prix de ma tendresse,

Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais, comme amie; ouvrez-moi votre cœur.

Mlle. D'ORSON.

Quoi! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère?

LA COMTESSE.

Non; mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner?

Mlle. D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frère
Desire cet hymen, sans vous y condamner.
Si quelqu'autre...

Mlle. D'ORSON.

A présent, c'est une affaire faite,
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi!
Vous ne pourriez?...

Mlle. D'ORSON.

Le Chevalier & moi,
(*A l'oreille de la Comtesse, & d'un air d'enfantillage.*)
Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon!

Mlle. D'ORSON.

Oui, je le répète,
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.
Puis il m'a promis.... Il me semble
Que l'hymen, quelquefois donne un air triste.

LA COMTESSE.

Eh bien?

Mlle. D'ORSON.

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

Mlle. D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble,
Quand l'un est ici, l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien?

Mlle. D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous ferons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur, quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir & ses vœux.
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste & souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin, qu'user de complaisance
Est le bonheur & le devoir de tous;
Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

Mlle. D'ORSON.

Mais si le Chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien, un cœur jaloux & tendre
Peut faire encor notre bonheur!

Mlle. D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi.

Mlle. D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos desirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

Mlle. D'ORSON.

Oui, ſouvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en ſecret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère! & ſur quoi peut-on le ſoupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuſer ou m'en plaindre?
La paix & l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons ſa fête;
Pour lui, ſans l'avertir, un ſpectacle s'apprête;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainſi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

Mlle. D'ORSON.

Vous m'aſſurez donc bien que vous êtes contente?
Heureuſe?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui..

Mlle. D'ORSON.

De quel poids vous ſoulagez mon cœur!
Ainſi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le ſort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma ſœur.

(*A part.*)
Je ſouffre à lui parler, & ne ſais que lui dire;
A chaque mot, mon ame ſe déchire.
(*Haut.*)
Allez, ma ſœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... je vous rejoins ſoudain.

Mlle. D'ORSON, *ſeule.*

Bon! ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle diſſimule en vain!
Quand elle dit qu'elle eſt contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là; ma ſœur aura beau dire:
De quelque ennui ſecret ſon cœur eſt dévoré;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'apperçois qu'elle a pleuré.

SCENE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, Mlle. D'ORSON.

LE MARQUIS.

QUOI ! ma petite nièce ici ſeule ?
(S'approchant de l'oreille de mademoiſelle d'Orſon.)
Il nous quitte ;
Mais je le crois encore au jardin. Vîte ! eh ! vîte.
(Il la pouſſe vers la couliſſe ; Mlle. d'Orſon s'en va, & le Marquis rit de plaiſir en la regardant.)

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AVANT de m'en aller, d'Orſon, cauſons un peu ;
Rien ne nous preſſe. Mon neveu,
C'eſt moi qui fis ton mariage,
Et je ſuis, grace au ciel, content de mon ouvrage ;
De ta conduite, enfin, je ſuis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce. . .

LE MARQUIS.

Point de modeſtie.
Auſſi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'eſt pas ralentie.
Je viens ſolliciter, d'Orſon ; ſais-tu pourquoi ?
Connois-tu mon projet ?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réuſſiſſe ;
Le ſuccès te fera plaiſir autant qu'à moi ;
J'en ſuis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez juſtice.

LE MARQUIS.

Oh ! je m'entends.

LE

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; & c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite;
Il faut courir après, si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,
Aux modestes amans, toujours fière & cruelle.
Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidelle:
Avant d'avoir réponse, il faut long-tems parler.
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme,
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentimens que je t'expose ici.
Ont-ils le sens commun? je n'oserois le dire;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment! de ce discours, aussi vrai qu'énergique,
Chaque mot devroit être écrit;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous? vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien-aise. Allons, tu sais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

SCENE VI.

FRONTIN, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE, *à Frontin.*

APPROCHEZ. Et ma lettre?

(*Au Marquis.*)

Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;
Et l'on a répondu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie?

FRONTIN.

Oh! personne;
On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...
N'as-tu rien observé? n'as-tu?...

FRONTIN.

Pardonnez-moi,
J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit! *On* parloit! *On* m'a vu!... Quel langage!
Mon neveu, ce garçon méconnoît-il l'usage
De nommer les gens par leur nom?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on*?

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton;
Même en l'interrogeant je savois la manière
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCENE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

CE soir au bal, elle veut donc aller?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse?

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, Monsieur; il faut tant de soins!
Mais quand il sera plus facile
De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si Monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on fait que le plus important
C'est le secret; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la Comtesse.
Que vous êtes humain! & qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous!
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle?...

FRONTIN.

Oui, Monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit?...

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable,
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, Monsieur, absolument,
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas compter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas-à-pas,
Et mon premier forfait, Monsieur, ne feroit pas

Une malice aussi profonde.
A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter
Un laquais, qui tantôt viendra se présenter.
J'attends Madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

FAUT-IL être attristé, Madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire.
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, & son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, Monsieur; & si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur;
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore; & durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit par-tout vos pas?
Comme moi, ne craignez-vous pas?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous ſavez comme on donne
Un ridicule?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses ſoupçons, grace au ciel, n'ont épargné perſonne.
(*Haut.*)
D'Elcour eſt votre ami?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien, après?
Ce n'eſt pas moi non plus qui le ſoupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Par-tout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne ſuis-là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très-bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre abſence.

LE COMTE.

Oh! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,
Vous ne ferez, j'eſpère, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt (oh! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... & peut-être à vous-même,
Vous taxer envers moi d'un véritable amour;
Me croire aimé par vous... là.... comme on aime.
Ce feroit, n'eſt-ce pas, vous... calomnier?

LA COMTESSE.

Moi?...
Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,
Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous feroit difficile;
Cela doit être, & je ne prétends pas

Être exigeant, cruel.. Mais à propos, Madame,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur.

LE COMTE.

Le Marquis d'Herté, contre sa femme,
Vient d'obtenir un ordre de la Cour :
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu ! quelle triste nouvelle !
Que je la plains !

LE COMTE.

Mais, avec elle
Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, Monsieur, que la pitié
Doit . . . .

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle !
Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La Marquise, dit-on, avant d'être infidelle,
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet,
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs.
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme ;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'envain l'amour réclame ;
Imiter un ingrat, c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, Madame.
Oh! oui . . . . Mais il disoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile ;
Qu'à la femme, en la surveillant,
Il rend la vertu plus facile ;

Qu'il fait doubler les forces de ſon cœur
Par ſa jalouſie importune ;
Et qu'à tout prendre enfin, pour garder ſon honneur ;
Deux ſageſſes valent mieux qu'une.
Il avoit de l'eſprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit ſans ceſſe.

LE COMTE.

Il avoit tort.
Mais il diſoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triſte ou gai, plaît également.
Aſſez bien, par fois il raiſonne.

LA COMTESSE.

Et ſitôt qu'il alloit joindre ſon régiment,
Il falloit qu'enfermée en ſon appartement,
La Marquiſe ne vît perſonne.

LE COMTE.

Il avoit tort aſſurément.
Mais voici ſon raiſonnement :
Du ſexe, diſoit-il, moi, je ſuis idolâtre ;
Je crois qu'il ſe défend par ſa ſeule vertu ;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'eſt de n'avoir pas à combattre.
Puis il l'aimoit.

LA COMTESSE.

Ah ! bon, inſiſtez ſur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je ſuis hiſtorien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendreſſe ! eſt-il un ſort plus doux ?
Quoi ! pouvant être heureuſe au ſein de ſon époux,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit, & ſon cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit ſon bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime

Soit jaloux, s'il eſt amoureux?
Ses ſoupçons outrageants, même ſes violences,
Tout ce que l'amour fait eſt abſous par l'amour:
Ses peines ſont des récompenſes;
Et pour lui le cœur, chaque jour,
De ſes privations ſe fait des jouiſſances.
Oui que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les ſupplices
Que puiſſe inventer un jaloux;
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh! pourquoi, ſi l'on peut vous aimer ſans cela?...

LA COMTESSE, *à part, mettant la main ſur ſon cœur.*

Oui vous avez raiſon... Mon mal eſt toujours là.
Oh! je le vois, j'aurois beau faire;
Je ne peux juſqu'au bout l'entretenir ſur rien,
Sans me trahir.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah! j'avois bien affaire
De demander cet entretien!

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

AH! vous voilà tous deux! Je vien
Vous faire un récit qui, j'eſpère,
Va vous amuſer.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah!

LA COMTESSE, (*à part.*)

J'en ai beſoin.

LE COMTE.

Eh bien?
Nous voilà prêts, mon Oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.

En

En te quittant, il te fouvient fans doute
Que chez le Commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour courier infatigable....
Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusques-là...?

LE MARQUIS.

Un moment, & nous y voilà.
J'écoutois peu sa harangue indiscrette;
Même ennuyé déjà, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce Monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.
Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long & l'esprit & le cœur,
Et la beauté de la Comtesse.
(*En riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes & son âge,
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel est ce langage?
Mais je suis très-heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la Comtesse
Le monde faisoit tant de cas.
Qu'avec chagrin tous les gens délicats

T'avoient vu prendre une Maîtresse.
(En riant de toutes ses forces.)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux !

LE COMTE.

Quoi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem ? que dis-tu du personnage ?
Conter tout cela, moi présent !
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne ?..

LE COMTE.

(A part.)
Oh ! très-plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien ;
En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien !

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord sans rien dire ;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions : il répondoit à tout ;
Et toujours pour un mot une harangue entière.
Cet homme-là sait tout absolument ;
Comme toi-même, il connoît ta bergere.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat, toujours impunément,
D'un seul mot dénigre, diffâme....

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, Madame,
Que vous êtes heureuse ; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit ; mais la connoissez-vous ?

LE COMTE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle :
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis,
Il a fait plus, il m'a promis...,

LE COMTE.

Il a promis ? . . .

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle ?

Et vous avez dit non ?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi ! . .

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, & bien vîte.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas ! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi vous mêler ? . .

LE MARQUIS.

Tais-toi donc ; il mérite
Que je le pousse à bout. Oh ! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non ;
Ne vous commettez point ; c'est moi seul qu'on offense,
J'irai moi-même, & j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,
Si vous me demandez mon avis sur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là
Par le mépris & le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien ? quel air dolent avez-vous là tous deux ?
Quel diable de maintien !

LE COMTE.

Ah ! c'est qu'il est fâcheux. . . .

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh ! très-fâcheux, je le confesse.
Ah ! fort bien, petit scélérat ! . . .
Prenez-bien garde à vous, ma nièce :

Vous avez pour époux un perfide, un ingrat :
On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie :
Il n'en est rien, c'est un détour :
Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour un autre il a de l'amour.
(Il rit encore plus fort.)

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis ! . . .

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce ?
Encor de l'humeur, du courroux ?
Toujours effarouchée ? en vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persifflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus ? parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle ? entre nous,
En abrégé, penses-tu qu'il l'ait faite ?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite !
Monsieur le Comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle ?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidelle.

LE COMTE, *vivement & avec un rire forcé.*

Comment ? . . . car en effet ceci devient plaisant.
Oui, mon oncle a raison, Madame ;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme ?
Ah ! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon !
C'est un malheur. Et pour qui ? le dit-on ?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*
Pour mille?
LE MARQUIS.
Oui, vraiment.
LE COMTE, *de même.*
C'est dommage!
LE MARQUIS.
Ah! vous vous avisez, vous, Monsieur le volage,
D'être à la fois dupe & fripon!
Sûr du cœur de votre maîtresse,
Sûr de votre secret, donnant un libre essor...
Mais, chût! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la Comtesse.
LA COMTESSE.
Non, mon oncle, c'est moi qui crains de vous troubler.
Je ne me sens pas bien; souffrez que je vous quitte.
(*Elle sort.*)
LE MARQUIS, *au Comte.*
Que t'ai-je dit? Va-t-en bien vîte;
Va, cours la consoler. Va, va.
(*Il le pousse, en riant, vers la Comtesse. Le Comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le Marquis s'en apperçoive.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

OH! les amans,
Je l'avoûrai, sont de drôles de gens!
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincère,
De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons, je me prépare une triple allégresse;
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

QUOI! vous partez si vite?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir, de ce pas,
L'histoire, là, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...
Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui: n'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire:
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable:

Car dans le fond, rien n'eſt plus miſérable.
Et ſi j'étois de vous....

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Hier, tu t'étonnois, d'Orſon,
De me voir éveillé plutôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'à la cour ſe traite mon affaire;
Et dans ce pays-là, mon neveu, ſois certain
Que fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a ſu pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, abſurde. J'oſe croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

Là, de la ridicule hiſtoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'eſt ſi plaiſant;
Mais il s'agit d'autre choſe à préſent.
Je n'ai fait, juſqu'ici, parler que mes ſervices;
Mais ſi, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le Miniſtre me fait eſſuyer des caprices,
Je ſaurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au Miniſtre? Es-tu fou, d'Orſon?

Pour le succès, cela feroit merveilles !
C'est fort bien solliciter !

LE COMTE.

Non ;
Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh ! ce propos, d'Orson,
Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous ?

LE COMTE.

Ah ! mon oncle, pardon :
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre ;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer, est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi ?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du Roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément,
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement ;
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle : eh ! comment
Pourrai-je jamais reconnoitre ?...
Quoi ! vous venez exprès ?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,
Mon neveu, sont embarrassans ;
Tu ne m'attendois pas ; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui ? vous, mon oncle ? O ciel ! ni le tems, ni le lieu...

SCENE II.

SCENE I.I.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au Marquis.*

MONSIEUR, votre Notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :

On attend. (*Au Comte.*) Sors-tu, toi ?

LE COMTE.

Non, je m'en vais écrire,

En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.

(*Le Comte & le Marquis sortent.*)

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.*

MONSIEUR s'est ennuyé d'être un mari fidèle;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.
A-t-il bien ou mal fait ? ... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, & non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
Le chicaner un peu sur cette humeur légère :
Mais, suis-je fait pour le changer ?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paie assez bien ; il faut noter ce point ;
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paîroit point.
J'use de son argent, & lui de mon adresse ;
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

MAIS, un moment, Frontin, un moment!

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi, sans cesse tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons: j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes
Vous ne l'êtes jamais, sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi, ta femme, & tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir & matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu fais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je fais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;

Tu tiens même, en ce moment-ci,
Une réponse ; & tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici!
Inhumain! comment tu me traites!
N'est-il pas de règle, en tout tems,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans;
Mais, moi, je suis époux. Ecoute:
Il fut un tems où l'amour m'eût sans doute
Fait babiller; car tu n'ignores pas
Qu'au tems passé, comme au siècle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi;
Je voyois au babil ma langue disposée;
J'ai senti le danger, je t'ai vîte épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi,
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux ; ah! grace aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant, la nuit, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage aussi corrige bien un homme!

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.

Ta conscience, enfin, peut-elle être en repos?
Quand, de te dire tout, j'eus toujours la foiblesse!
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, dieu-merci;
Et c'est encor graces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, & qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Oh! le dénaturé! Mais, quoi!
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur!

SCENE V.

LISETTE, *seule.*

ADIEU, monstre! Quelle foiblesse;
De n'oser châtier, ainsi que je le dois...
Le fripon conduit tout, à ce que j'apperçois.
Eh! mais, ce Chevalier? se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici Mademoiselle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger,
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grace au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,

Madame va savoir votre innocent amour ;
Il faudra que tout s'éclairciſſe.
Les deux amis ſont dignes de courroux ;
Et, ſans miséricorde, on doit faire juſtice
Des volages amans & des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire preſſe.

SCENE VI.

Mlle. D'ORSON, LISETTE.

Mlle. D'ORSON.

LISETTE, avez-vous vu le Chevalier?

LISETTE.

Moi? non.
Mademoiſelle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtreſſe.

SCENE VII.

Mlle. D'ORSON, *ſeule & rêvant.*

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Par-tout un air de myſtère, d'effroi!
L'un pleure! l'autre eſt triſte! un autre gronde! & moi,
Je ne ſais rien!

SCENE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

ON eſt prêt à ſe rendre;
On a promis réponſe à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,
Je ne me défends point d'une frayeur extrême;
Car peut-être, ce ſoir, je perds tout ce que j'aime.
C'eſt jouer trop gros jeu; riſquer tout en un jour!

Mlle. D'ORSON, *à part.*

Ah, bon! voici le chevalier d'Elcour:
Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...
(*Haut.*) Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle.

Mlle. D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi!
Çà, Monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous saurez quelque chose!

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

Mlle. D'ORSON.

Oui, vous. Ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

Mlle. D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre & si fidèle.

Mlle. D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

Mlle. D'ORSON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Notre devoir, souvent inexorable...
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui ;
Je peux, quoiqu'innocent, vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur, que les discours d'autrui...

Mlle. D'ORSON.

Eh ! parlez-moi donc... Il soupire !...

(Le Chevalier sort.)

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, *seule.*

EH bien donc, à présent il s'en va sans rien dire ?
Oh ! non, je n'entends rien à tout ce que je voi ;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce Chevalier qui s'éloigne de moi !...
Qui me regarde !... & d'un air !... Eh bien, quoi !
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi !
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien....

SCENE X.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, *brusquement.*

RENTREZ, Mademoiselle.

Mlle D'ORSON.

Quel son de voix ! quoi ! mon frère, il se peut
Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

Mlle. D'ORSON, *s'en allant.*

Moi, qui jamais n'ai rien fait à personne,
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCENE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille! Lisette est dans sa confidence!
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah! c'est d'Erbon! ce soir, en mon absence,
On l'attend donc ici! Fort bien!
Frontin!... je souffre le martyre!
Dieu!... Frontin!

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi! tu sais quelque chose aussi?

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur, vous aviez dit, sans doute,
Que vous ne restiez pas à souper?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,
J'ai vu Madame, à part, s'entretenir tout bas
Avec le Chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon...

LE COMTE, *avec emportement.*
(*A part.*)

Eh! je le sais Traîtres! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE

LE COMTE.

Comment ?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien ? feroit-elle infidelle ?

FRONTIN, *à part.*

Faifons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Monfieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui, tantôt, avoient quelque foupçon
Sur Sophie....

LE COMTE.

Hem ?

FRONTIN.

Ma frayeur eft extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raifon.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Ciel ! Frontin, tandis que je demeure ;
Vas, cours chez Sophie, & fur l'heure....
Mais non, j'irai moi-même ; il faut,
Dans ce cas-là, parler en face ;
Un tiers peut aifément fe trouver en défaut :
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace ;
Il n'entend que ce qu'on lui dit ;
Ne voit que ce qu'on montre ; il juge la furface,
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je fors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi ?...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble eft peint fur fon vifage !

LE COMTE.

Puis-je ?...

FRONTIN.

Irez-vous, Monfieur ?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger ; oui, j'y vole ; & j'efpère
Qu'à mon retour....

FRONTIN.

Au fond, c'eſt fort bien fait;
Car ce que Madame peut faire,
Tous ſes rendez-vous, en effet,
Auprès d'un tel chagrin, ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!
Tu veux que je ſouffre en ſilence?...
Qu'en m'éloignant d'ici je ſois d'intelligence?...

FRONTIN.

Eh! non, Monſieur... Reſtez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas ſortir?

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis reſter.

FRONTIN.

Il eſt vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Vas, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Non, reſte-là.

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien? te voilà!
Avec tes bras pendans & ton morne viſage,
Qui n'exprime jamais qu'un ſtupide embarras!
Tu me verrois périr ſans me tendre les bras,
Digne & trop reſſemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets,
Qu'on achète ſans ceſſe, & qu'on n'acquiert jamais!

FRONTIN.

Voilà pour la gent domeſtique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique!

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi ;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi :
Ne m'abandonne pas ; sois l'ami de ton maître.
Vas, malgré mon courroux, je dois me contenir ;
Ici j'épirai tout, & je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable, avant de le punir.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais, quel air d'embarras !
Vous paroissez troublée ?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille ?

LE COMTE.

Eh pourquoi donc ne le serois-je pas?
(*A part.*)
Que veut-elle dire? ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au Chevalier ?

LE COMTE.

Et vous, Madame,
Aurez-vous donc sur lui quelque soupçon?
Pourquoi sur sa gaîté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger, croire son cœur volage ?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger ; pardon.
Je voudrois vous ſauver le déplaiſir extrême. . .

LE COMTE.

Comment ! expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

QUAND pour calmer, d'Elcour, de trop juſtes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeuneſſe,
Je n'ai pas dû penſer que ces aveux trompeurs
Fuſſent un voile heureux, une perfide adreſſe
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, Madame,
Que votre amitié pour ma ſœur,
A d'injuſtes ſoupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour eſt mon ami ; je réponds de ſon cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc ? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter ſur lui.

LE CHEVALIER.

Mais, eſt-ce tout de bon qu'on m'accuſe aujourd'hui ?
Et ſérieuſement faudra-t-il ſe défendre ?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens diſcrets ?
Monſieur le Chevalier ; on a dit vos ſecrets.
C'eſt à Monſieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à ſa ſœur,
Un homme qui, tout près d'en être poſſeſſeur,
Arrange une intrigue nouvelle,
Et qui, prétendant tour-à-tour,
De devoirs, de plaiſirs, remplir ſa deſtinée,

Veut apparemment que l'amour
Le confole de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon deffein!

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Ofez les réfuter, fi c'eft une impofture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écrin?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendreffe,
Votre fœur eft l'unique objet;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéreffe.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?
(*A part.*)
Mais vous me trahiffez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahiffe une fœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laiffez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!
Que je vous laiffe faire!

LE COMTE.

Eh bien, cet embarras...

LA COMTESSE.

Monfieur, l'aventure eft réelle;
Et j'ai même fu de la belle
Jufques au nom, que je ne cherchois pas:
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel !

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot eſt lâché !

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle ?
Veut-elle me confondre ? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival ?

LA COMTESSE.

C'eſt ainſi qu'on l'appelle.
Oſez me démentir ; la connoiſſez-vous ?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monſieur !

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'eſt plus de tems de rire, & l'aventure eſt telle.

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux !
Un cœur ne ſauroit, entre nous,
Pouſſer plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois ſentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur,
Et d'un... frère alarmé j'excuſe la fureur.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Ah ! mon ami, l'objet de ſa foibleſſe
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur ;
Autant que ſes attraits on vante ſon adreſſe.
Mais à juger par cet effroi

Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue;
Cette beauté vous eſt connue,
Et d'un ſi grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi,
D'Elcour, votre ſilence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Eſt-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accuſé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *ſe diſpoſant à parler.*

Eh bien?

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous ſur un pareil ſujet,
Madame; ſeul à ſeul, j'éclaircirai l'affaire;
Et ſi je réuſſis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du ſalaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je ſaurai tous deux vous ſatisfaire.
Mais donnez-moi juſqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être, à mon retour,
L'eſtime de la ſœur & l'amitié du frère.

(*Il ſort; & par un jeu muet que la Comteſſe ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'AI prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
Si j'avois gardé le ſilence. (*Elle ſort.*)

LE COMTE, *ſeul.*

Les voilà donc, ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat & parjure,
En veut à mes plaiſirs, & l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont pouſſé l'injure,
De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,
Prévenons, ou vengeons deux affronts à la fois.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

TU viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monſieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puiſſe la confondre, elle ou le Chevalier.
Mais j'ai poſé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira; fiez-vous à mon zèle.
Vous ſavez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui,
Peut-être elle enverra le nouveau domeſtique;
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il eſt vieux, dit-on:
Et puis c'eſt de ma main que l'on tient la ſoubrette;
Elle ſaura l'inſtruire avant de l'envoyer.
Oh! quelqu'agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable! elle eſt ſage & diſcrète.

LE COMTE, *revenant ſur ſes pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger ſur moi?

FRONTIN.

Perſonne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ſes gens, ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment, faites bien ſentinelle.

SCENE II.

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

Hom! tout ceci va mal Ma foi,
Par-tout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques momens, je ne sais, j'apperçoi
Des nuages autour de moi,
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras;
Force de rame, & du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas,
J'ai fait un peu ma main; & pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas;
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Le Comte reparoît. Oh! oh! quel air chagrin!

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit! qu'on a fermé soudain
En me voyant!

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse!

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la Comtesse
Qui tenoit son rôle à la main;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme!
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahison!

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions! j'enrage!
C'est un triste service! il ennuie à la fin.

(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCENE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusques vers la fin de la scène.*

Mademoiselle, un mot : je vous trouve sans cesse
L'air très-occupé.

LISETTE.

Mais. . . je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse. . .

LISETTE, *bas.*

C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare;
Tenons-nous bien ; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La Comtesse, de vous, doit faire aussi grand cas:
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il est vrai ; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie! à moi? je sais les convenances,

Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'eſt ſans conſéquences.
Mettez-moi du ſecret; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE, *à part.*
(Haut.)

Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous ſavez arracher le maſque du viſage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Oh! moi,
J'ai le coup-d'œil juſte.

LISETTE, *à part.*

Il enrage!

LE COMTE.

Au reſte, je ne peux m'en offenſer. Je croi
Qu'en peut à la Comteſſe offrir un tendre hommage;
Rien n'eſt ſi naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, ſi nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne ſe fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on ſe fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfans du ſentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; Madame
A la mémoire heureuſe.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame!

LISETTE, *à part.*

Il expire!

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, Mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux! Il est tems, ma foi,
(*Haut.*)
De l'arrêter. Écoutez-moi,
Monsieur le Comte : il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

LISETTE, *à part.*

(*Haut.*)
Quelle fureur! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCENE V.

LE COMTE, *seul.*

J'AVOIS tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *ferrant un papier dans fa poche.*

J'AI cru ne point finir. C'eft un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orfon.

LE COMTE.

Je fens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*Très-vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par fes procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Vous êtes jufte & fage.

LE MARQUIS.

Me déshonoroit? moi? Je l'en défirois bien,
Elle, & tout fon fexe avec elle.

LE COMTE.

Si, fous le mafque heureux d'un modefte maintien,
Elle eût caché long-tems une flamme infidelle?
Si, jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à fes amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à fon époux, à foi?

LE MARQUIS.

Eh bien! ma femme alors feroit déshonorée.
(*En colère.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, fans m'abufer,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en difpofer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illuftra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'eft pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma nobleffe vient d'eux, mais ma gloire eft à moi.
Or, tous les miens, par leur fottife,

N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament, celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grace, dites-moi,
Que feriez-vous, en pareille occurrence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance.
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? je ne ferois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, supprimons un discours inutile.
Mon Notaire venoit, sur un point important...
(*Le Comte s'éloigne, sans rien dire.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh! je veux m'éclaircir; il le faut; le tems presse.
(*Il appelle.*)
Frontin!

SCENE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la Comtesse;
Tu lui diras qu'*on* attend; vas.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

SCENE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sais ; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire, il est toujours certain ;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute ;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style ;
On étoit ! *on* parloit ! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots, il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle ?

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi ? hem ? qui m'attend ?

DUMON.

Eh ! ... elle.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle ? Que diable est tout ceci ?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'eſt elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! Monſieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du myſtère?
Pourquoi vous déguiſer? Je ſuis du ſecret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, ſur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'eſt guère.
Vraiment, elle eſt folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'eſt un amour qui reſſemble à la rage:
Bien qu'à ſes yeux on vous ait, entre nous,
Repréſenté comme un petit volage!

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
Qui, de tems en tems, fait des ſiennes.
Mais comme elle vous aime, & qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien paſſer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je préſumois...

LE MARQUIS.

Bon! Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh! mais,

Je

Je vous l'ai déjà dit ; c'eft elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle ! elle ! elle toujours ! Que le ciel te foudroie ?
Mais qui donc fe nomme elle ?

SCENE X.

DUMONT, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable ?

FRONTIN, *bas.*

Que la pefte t'étouffe ! ah ! forcier déteftable !
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*Au Marquis.*)
Ah ! ah ! je fais, Monfieur ; un quiproquo, je gage.
C'eft à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, & l'autre toujours *on.*

FRONTIN, *à Dumon.*

(*Haut.*) (*Bas.*)
Venez donc me parler. Viens donc, maudit vifage !
(*Au Marquis.*)
Monfieur, on vous attend.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *feul.*

Mais, quelle déraifon !
M'appeller, moi, petit volage ! . . .
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois roder d'Orfon. . .
Quel train ! mais quand je me rappelle. . .
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être hiftorien fidèle.

L

SCENE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le Marquis.*

IL s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître:
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Vas, je sors en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

RIEN n'est plus singulier, au fond. Monsieur le Comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet, que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

VOTRE maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain.
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon! Laissez-moi.

SCENE XV.

LA COMTESSE, *seule.*

D'Elcour vient de m'instruire
Du projet que, pour moi, son cœur avoit conçu.
Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire,
Ce dessein, pris à mon insçu :
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah ! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter ;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(*Elle s'approche d'une table pour écrire ; le Comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, & il écoute ce qui suit.*)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes desirs,
Songeons au moins à ce que j'aime,
Hélas ! veiller sur ses plaisirs,
Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien !
Par ses tendres discours, on peut juger son style.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile,
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(*Après s'être levée, & en serrant sa lettre.*)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise !

LA COMTESSE, *à part.*

Il me ſemble troublé !
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé ?
Qu'il m'a pour ſon projet, mis dans la confidence ?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous ſemblez attriſté ?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, & en conſidérant le viſage de la Comteſſe.*

Oui, je plaignois la Marquiſe d'Herté...
Elle écrit au Marquis une lettre fort tendre,
S'accuſe d'imprudence & de légéreté ;
Mais le Marquis eſt toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi ! ſon cœur refuſe de ſe rendre !
Oui, je l'avoue, aſſurément,
L'amant le plus coupable, eſt l'infidèle amant.
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'eſprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur ſoit ſon complice ?
Un remords doit ſuffire... & ſuffit à l'amour.
(*Regardant le Comte fixément, & avec la plus grande expreſſion.*)
Que dis-je ? je voudrois, à lui plaire empreſſée,
D'aveux & de pardons éloigner la penſée.
Oui, la reconnoiſſance, ardente à l'excuſer,
De mon courroux prendroit bientôt la place ;
Ma bouche, au lieu de l'accuſer,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ? voudroit-elle implorer ſon pardon ?
(*Haut.*)
Madame, vous avez raiſon ;
Mais l'honneur a crié vengance.
Que voulez-vous ? on croit ſe cacher juſqu'au bout.
Tout ſe découvre enfin, lorſque moins on y penſe.
Le tems voile & dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'eſt ce que mot pour mot, mais d'un ton moins ſévère,
Je me diſois tantôt avec douleur.

LE COMTE, (*à part.*)

Ce phlegme-là me paſſe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout ſe fait délateur.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai.

LE COMTE, (*à part.*)

Dieu ! quel front ! loin de mourir de honte !...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monſieur le Comte,
Qu'avez-vous donc ? vous ſemblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je ſais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous ſavez tout.

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Déjà ?

LE COMTE.

Déjà !... Comment ! à votre gré,
Il n'a donc pas aſſez duré,
Ce doux lien, ce tour infâme ?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'eſt malgré moi
Qu'on m'a fait conſentir....

LE COMTE.

Ah ! Plaiſante manière
De ſe juſtifier, ma foi !

LA COMTESSE.

Et que ſi du ſecret j'étois maîtreſſe entière,
Vous ne l'auriez pas ſu.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah ! dès ce jour, daignez m'en croire,
Obliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi ! vous pourriez me pardonner enfin ? ...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami ; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez ? ... Oh ! rien n'eſt plus certain ;
Le trouble & la frayeur ont dérangé ſa tête.
Oh ! ça, finiſſons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Montrez, de grâce, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh ! quoi ! c'eſt pour ce billet-là
Que vous ....

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, inſtruit de l'aventure ;
Je ſais à qui, Madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là....

LE COMTE, *liſant.*

Fort bien ; après ceci,
Me voilà, grace au Ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure !

LE COMTE.

Encore ? Oh ! mais, pour celui-ci,
Ce feroit ſe moquer....

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du Théâtre, & les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre ? . . . .

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.
Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir;
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, Monsieur le Comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! ô ciel ! quelle imprudence !
C'est lui; s'il a tout entendu,
Ah ! malheureux ! je suis perdu :
De ma honte, par-tout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport ?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je suis mort.

haut.

Tout Paris va savoir... rien... vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A-peu-près; ce billet, si j'ai bien su comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

N'est-ce pas ? il est pour ? . . .

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au Marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Mais si l'on vous a dit. . .

LE COMTE, *au Marquis, en interrompant vivement la Comtesse.*

Tenez.

Il lit le billet.

» *Je vous attends ce soir.*

LE MARQUIS.

Ce soir, & que veut-elle dire ?
Tu ne rentres donc pas tous les soirs?

LE COMTE.

Oh ! si fait.
Ce soir, c'est-à-dire. . .

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.
» *Nous serons seuls enfin ; & je sens que j'en ai besoin ;*
» *Il le faut pour l'exécution du projet que mon cœur m'a*
» *suggéré.* »

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui. . . c'est. . . un projet.
» *Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour ne*
» *pas croire avoir perdu mes momens.* »

LE MARQUIS.

De qui !

LE COMTE.

LE COMTE.

De moi.

» *Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plutôt possible, pour n'être*
» *pas apperçu.* »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystere ?
N'être pas apperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je sais. . . l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous ; c'est pour d'Erboni
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh ! oh !

LE COMTE, *à part.*

(*haut.*)
Quel supplice ! Mais, non
(*au Marquis.*) (*à la Comtesse.*)
Croyez . . . ; défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, (*à la Comtesse.*)

De grace, dissipez un si cruel soupçon ;
On vous croiroit ; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, (*au Marquis.*)

Ainsi qu'à moi, la Comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout à fait autant ; & je vois entre nous . . . .

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser, vous devez la défendre.
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au Marquis bien tendrement.*

Oui, Monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire ;
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien ;

Et de ce cruel entretien,
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCENE XVIII. ET DERNIERE.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur le Chevalier, de grace;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une enigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout-à-l'heure ici, sans être vu,
Le Comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidelle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre;
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,
J'accuse la Comtesse, & je vais la défendre.
(*à part.*)
Voici l'instant de ne rien ménager.
(*haut.*)
La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir apprêter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voila le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystere.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je, qu'ai-je fait? Eh! quoi,
Quand je forme contre elle un soupçon téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! oui, je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER, *à part.*
(*haut.*)
Frappons le dernier coup. Ce billet si pressant

T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable ;
(lui donnant une lettre.)
Connois encore celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *(avec transport, mais d'une voix étouffée.)*
Sophie ! un rendez-vous ! & pour toi !
(Le Comte demeure comme accablé.)

LE MARQUIS.
Justement.
J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*
Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.
Ah, ah ! libertin, effronté !
Ah ! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité ?

LE CHEVALIER.
Pardonnez ; le remords le presse.

LE MARQUIS.
M'avoir, par un beau masque abusé si long-temps ?
Me voir sa dupe à soixante ans !
Me faire aller par-tout exalter sa sagesse !
(Le Comte se releve pour parler.)

LE CHEVALIER, *au Marquis.*
Ah ! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à Mademoiselle d'Orson.*
Voilà d'Elcour, ma sœur ;
Voulez-vous l'épouser ?

Mlle. D'ORSON.
Quand vous voudrez, mon frere.

LE COMTE, *au Chevalier, en lui prenant la main.*
C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.
(à la Comtesse.)
Je dois être pour vous un objet de colere ;
Mais le remords vous venge & punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir ! ciel ! & pour quel objet !
Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
d'Elcour démasque un cœur, faux sous d'heureux dehors ;
Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,
A bien plus fait que ses efforts ;
Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable. . .

LA COMTESSE.
Moi, mon ami, vous pardonner ! hélas !
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux ! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse !
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis . . .

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi. Je suis sa caution.

LE MARQUIS.

Allons, je la reçois, ma niece. *Il l'embrasse.*
(*au Comte.*)
Je te fais Gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi ! chaque jour votre main bienfaisante ? . . .

LE MARQUIS, *montrant Mlle. d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, & vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le Marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non, c'est bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle ! . . .

LE COMTE.

O ciel ! quand vous comblez nos vœux ! . . .

LE MARQUIS.

Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice ?
Ta jalousie étoit donc un détour,
Une feinte, un ? . . .

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh ! quant à ce mal-là, Monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Hé bien, si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

REGISTRATO
5381

Digitized by Google